Fontenelle

(21)

# FONTENELLE,

## COMÉDIE ANECDOTE,

### EN UN ACTE.

## RÉPONSE A LA CRITIQUE.

L'abbé T. . . . . . alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage ;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire :
Il nous lassait, sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser ;
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

VOLTAIRE. (*Pauvre Diable*).

---

## A V I S.

Il n'y a d'édition avouée par l'auteur, que celle dont les exemplaires sont signés par l'éditeur. Il poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi. [signature]

# FONTENELLE,
## COMÉDIE ANECDOTE,
## EN UN ACTE ET EN PROSE,
## MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR PETIT, aîné, ET SERVIÈRES.

*Représentée pour la première fois, à Paris, le samedi* 15 *brumaire an XI de la République.*

---

PRIX 1 franc.

---

A PARIS,
Chez Madame MASSON, Éditeur des Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N°. 558, au coin de celle Honoré.

AN XI. 1802.

# PERSONNAGES.

FONTENELLE, membre et secrétaire de l'Académie des sciences.

CHARLES DAUBE, neveu de Fontenelle.

Madame GEOFFRIN, amie de Fontenelle.

MÉLANIE, niéce de Madame Geoffrin.

ROLET, homme de Lettres.

ANONYME, factotum de Rolet.

*La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Geoffrin, où demeure Fontenelle.*

Le théâtre représente une salle de compagnie ; à droite est un secrétaire, sur lequel est posée une lampe allumée.



## COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *j'ai vu par-tout, etc.*

Fontenelle, ce soir, doit craindre,
En vous, un censeur irrité;
Mais les auteurs ont voulu peindre,
Moins son esprit que sa bonté.
Loin d'être une image fidèle,
Si c'est un croquis imparfait,
Messieurs, en faveur du modèle,
Ménagez un peu le portrait. ( *bis.* )

# FONTENELLE,

## COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN UN ACTE.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ROLET, ANONYME.

ANONYME.

MONSIEUR Rolet, la chose est décidée ; je vous quitte.

ROLET.

Tu n'y a pas réfléchi, mon cher Anonyme.

ANONYME.

Pardonnez-moi, j'ai très-bien réfléchi ; mais je suis las d'être à votre service.

ROLET.

La raison ?

ANONYME.

Mille pour une. D'abord, vos pièces ne font pas plus fortune que votre journal. Vous me faites travailler jour et nuit à copier vos manuscrits, souvent à les refaire ; ce métier-là me déplaît, et je veux faire une fin.

ROLET.

Bon. Et de quelle nature ?

ANONYME.

On m'offre un abri contre la misère ; une place de portier dans une abbaye.

ROLET.

Je me proposais bien de prendre les ordres, de me faire abbé ; mais j'ai d'autres projets en tête. Puis-je, d'ailleurs, m'arrêter au milieu de mes succès littéraires ?

ANONYME.

N'y pensez donc plus ; vous savez bien ce que vous a dit M. de Voltaire, dans le *Pauvre Diable* dont je suis le héros anonyme.

AIR : *j'ai perdu mon âne.*

Comme on nous accable !
Métier détestable !
Tout confrère, en Apollon,
A toujours eu le renom
D'être un pauvre diable. (*bis.*)

ROLET.

*Même air.*

Des propos semblables
Ne sont qu'honorables ;
La fortune a ses rigueurs.
Bien des gens, sans être auteurs,
Sont de pauvres diables. (*bis.*)

ANONYME, *souriant.*

Quand ce ne serait que les plaideurs.

ROLET.

Au surplus, je vais être bien vengé...., j'entre à l'académie.

ANONYME, *souriant.*

Comme la dernière fois, qui était la vingtième.

ROLET.

Non. J'ai le suffrage de Fontenelle, qui loge ici, comme tu sais ; madame Geoffrin me l'a promis : et tu sens que le suffrage d'un homme tel que Fontenelle !

ANONYME.

Vous en êtes donc toujours enthousiaste ?

ROLET.

Hé ! qui ne le serait pas ?

AIR : *ces auteurs de profession.* (dans René le sage.)

Il sait être l'ami des rois,
Et ne pas exciter l'envie ;
Il sait allier à la fois
L'amour et la philosophie.
Sombre penseur, gai troubadour,
Uranie ou Phébus l'inspire ;
On le voit prendre, tour à tour,
Le compas, la plume et la lyre.

ANONYME.

C'est vrai, c'est vrai ; mais madame Geoffrin, en vous promettant le suffrage de Fontenelle, a-t-elle promis aussi que nous gagnerions de quoi pourvoir aux besoins les plus pressants..... Car, monsieur, voyez ma *triste nudité.*

ROLET.

Tais-toi donc.... je vais t'apprendre une excellente nouvelle.

ANONYME.

Dites donc vîte, monsieur ?

ROLET.

Le jour de l'an approche.

ANONYME.

Eh bien ?

ROLET.

Madame Geoffrin, à l'imitation de madame Tencin, continue de donner, pour étrennes, à messieurs de l'académie....

ANONYME.

Je sais, une culotte de velours superbe !

ROLET.

Je te la donne.

ANONYME.

Ah! monsieur, je la changerais bien d'avance pour une autre plus modeste.

ROLET.

Si je suis reçu à l'académie aujourd'hui.... tu as demain la culotte; mais ce n'est pas tout. Tu connais la belle Mélanie, la nièce de madame Geoffrin, qui a presque autant d'esprit que sa tante, des graces, des talents....

ANONYME.

Passons sur la description.

ROLET.

Je l'aime, je l'adore, et je l'épouse.

ANONYME.

Vous l'épousez; parlons de céla.

ROLET.

Un instant; j'ai un rival.

ANONYME.

Qu'il soit écarté. Une satyre, un article diffamatoire dans notre journal.... je m'en charge.

ROLET.

Non; ce rival, je dois le ménager.

ANONYME.

Le ménager; est-ce donc un grand seigneur, ou un homme en place ?

ROLET.

C'est le neveu de Fontenelle.

ANONYME.

Charles Daube, cet homme emporté, grondeur; le bel amant! nous triompherons.

ROLET.

Je l'espère; aussi je n'ai qu'une chose à songer dans ce moment; c'est le moyen de faire parvenir cet aveu de mes sentiments, à Mélanie. (*Il montre un billet.*)

ANONYME.

Elle ignore que vous l'aimez; voilà un mariage bien avancé.

ROLET.

N'est-ce pas la tante qui marie ?

ANONYME.

Oui; mais c'est la nièce qui épouse. Il n'importe, confiez-moi ce billet; je sais me prêter à tout, et s'il ne faut que le remettre, j'en fais mon affaire.... Mais voulez-vous savoir ma façon de penser ?

ROLET.

Oui.

ANONYME.

Je me vois portier, et vous abbé.

ROLET.

Tu rêves; madame Geoffrin porte ses pas de ce côté; je veux lui parler en particulier.... Retire-toi.

(*Anonyme sort.*)

---

## SCÈNE II.

ROLET, Madame GEOFFRIN.

Madame GEOFFRIN.

DÉJA chez moi, mon cher Rolet; un amant ne serait pas plus exact.

ROLET.

Cela doit-il vous étonner, madame ?

AIR : *du vaudeville de Décence.*

On peut, le premier jour qu'on aime,
Le premier être au rendez-vous ;
Mais cette exactitude extrême
Fatigue au second rendez-vous.
Douce amitié ! qui jamais ne se lasse,
Toujours se trouve au rendez-vous....
Et l'ami, sûr d'y trouver une Grâce,
Manquerait-il au rendez-vous ?

Madame GEOFFRIN.

Trève de galanteries : vous venez me dire comment vont les répétitions.... de votre pièce.

ROLET.

Dites ; la vôtre.

Madame GEOFFRIN.

Vous oubliez nos conventions.

ROLET.

Nous sommes seuls, et je puis bien vous rendre, en particulier, les honneurs que je me fais en public avec votre ouvrage.

Madame GEOFFRIN.

Je vous le répète encore ; quoique cette pièce soit bien de moi, je ne veux pas m'attirer le ridicule de l'avoir faite : on en prête assez à notre pauvre sexe, sans qu'il se donne celui de bel esprit.

ROLET.

Ce ridicule, en vous, ne serait qu'un agrément de plus.

AIR : *c'est du bien que l'on en dit.*

Votre esprit par-tout si vanté,
D'un succès est la garantie ;
La lyre, aux mains de la beauté,
N'a jamais manqué d'harmonie.
Du critique, de l'envieux,
Vous captiverez les suffrages ;
Ce n'est qu'en admirant vos yeux,
Que l'on oublîra vos ouvrages.

Madame GEOFFRIN.

Si je réussis, je puis compter sur mille compliments pareils. La pièce accueillie, rien de mieux.... mais une chûte....

ROLET.

Est impossible !

Madame GEOFFRIN.

Le doute m'est au moins permis ; d'ailleurs, toutes mes réflexions sont faites ; disgrace ou succès, tout vous appartient. Un seul point m'embarrasse ; quelle sera la récompense de votre audace à courir l'évènement ?

ROLET.

Vous m'avez permis de la choisir.

Madame GEOFFRIN.

Sans doute.

ROLET.

Vous connaissez mes sentiments pour votre nièce.

Madame GEOFFRIN.

J'entends : la récompense....

ROLET.

Est inappréciable.

Madame GEOFFRIN.

Je ne pourrais vous promettre que mon aveu, et j'y mets quelques conditions.

ROLET.

En est-il que je ne m'impose ?

Madame GEOFFRIN.

D'abord, un secret éternel sur mon essai dramatique, vous me l'avez promis ; mais, mon cher Rolet, vous n'avez point d'état.

ROLET.

Comptez-vous pour rien, ma réception à l'académie ?

Madame GEOFFRIN.

En seriez-vous certain ?

ROLET.

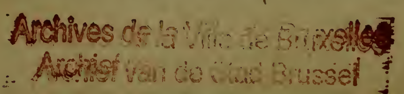
J'ai presque toutes les voix.

Madame GEOFFRIN.

En ce cas, obtenez le fauteuil ; réussissez près de ma nièce, vous aurez mon aveu.... mais sur-tout songez que ma pièce est de vous.

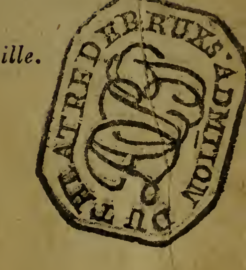
ROLET.

Figurez-vous cependant ce qui arrivera : un succès complet.



Madame GEOFFRIN.

Un succès ne pourrait me rassurer encore.




AIR : *souvent la nuit quand je sommeille.*

On ne désarme point l'envie;
Elle s'irrite d'un succès;
Elle insulte jusqu'au génie :
M'épargnerait-elle ses traits?
Si ma chûte est triste et complète,
A mes dépens chacun rira;
Si la pièce est bonne, on dira
Que c'est un autre qui l'a faite.

ROLET.

Puisque vous l'exigez, je tiendrai notre traité dans toute sa rigueur; je jure de ne point vous nommer; mais l'heure s'avance, je vole à la répétition.

Madame GEOFFRIN.

Ne manquez pas l'effet de ma dernière scène.

ROLET.

Voilà bien les auteurs ! disant du mal de leurs ouvrages, et s'en occupant sans cesse.

---

## SCÈNE III.

Madame GEOFFRIN, *seule.*

MON secret est assuré; plût à Dieu qu'un succès le fût de même. Quelques situations intéressantes, quelques vers heureux, me donnent de l'espoir.... Attendons l'évènement. (*souriant.*) Qu'on dise qu'une femme ne sait pas garder un secret !... Je n'en ai rien dit à notre ami Fontenelle.... mais je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

---

## SCENE IV.

Madame GEOFFRIN, FONTENELLE.

FONTENELLE, *réfléchissant.*

OUI, l'amour doit parler ainsi.

Madame GEOFFRIN.

Quoi, Fontenelle ! est-ce bien lui qui parle d'amour ?

FONTENELLE.

Eh pourquoi pas ? C'est un enfant gâté ; il maîtrise l'homme du monde, et le pilosophe s'en amuse. Voici ce que je lui fais dire à une jeune fille qui ne veut pas l'écouter. C'est ce matin que j'ai composé cela.

AIR : *de Teniers.*

Pourquoi me chasser, belle Annette ?
Pourquoi cet excès de rigueur ?
Donnez-moi plutôt, pour retraite,
Un petit coin de votre cœur.
Je vous réponds qu'il serait impossible,
Que vous pussiez mieux me cacher :
Comme il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Madame GEOFFRIN.

C'est fort joli, Fontenelle ! mais il faut vous parler en amie !

FONTENELLE.

Malheureusement, nous en sommes réduits là.

Madame GEOFFRIN.

Vous avez bien de l'esprit.... mais je suis de l'avis de Voltaire, qui vous dit, de la part du dieu du goût, du public et de la sienne, même pour votre charmant dialogue des morts,

AIR : *oui, mon cher Favart, à tes yeux.*

Par-tout, faites-nous retrouver
L'aimable auteur qui fit les mondes,
Dont l'esprit sut enjoliver
Les sciences les plus profondes.
N'affadissez plus, par trop d'art,
Votre muse sage et riante.
Pourquoi la gâter par le fard ?
Sa couleur est assez brillante.

FONTENELLE.

Je vous remercie de l'avis, il ne sera pas perdu. Il faut bien qu'il en soit quelque chose, car le régent me plaisantait ce matin là dessus. Il ne me disait pas tout à fait.... à la cour, on ne dit jamais les choses qu'à demi-mot : je l'ai senti.

Madame GEOFFRIN.

Vous l'aviez peu vu depuis son avènement à la régence.

FONTENEELLR.

C'est le reproche qu'il m'a fait. « Je comptais vous voir plus » souvent (m'a-t-il dit) ». Je le comptais bien aussi, lui ai-je

répondu; mais vous avez fait une si grande fortune ! Il a souri, et j'ai saisi cette occasion de lui recommander mon neveu. Il m'a promis de s'en occuper.

Madame GEOFFRIN.

Il est déjà maître des requêtes !

FONTENELLE.

C'est quelque chose pour un garçon ; mais quand on veut s'établir et jouer un certain rôle dans la société, il faut mieux que cela.

Madame GEOFFRIN.

Charles aurait-il des vues ?

FONTENELLE.

Certainement, et je suis même chargé de vous les communiquer.

Madame GEOFFRIN.

Parlez.

FONTENELLE.

Il adore Mélanie.

Madame GEOFFRIN.

Ma nièce !

FONTENELLE.

Êtes-vous donc à vous en appercevoir ?

Madame GEOFFRIN.

Ils sont sans cesse à se quereller.

FONTENELLE.

Voilà bien la preuve qu'ils s'aiment.

Madame GEOFFRIN.

Mélanie se plaint amèrement de ce qu'il est bourru, emporté.

FONTENELLE.

C'est parce qu'elle voudrait le corriger. Résultat, ils s'aiment.... ils se conviènent : il faut les unir.

Madame GEOFFRIN.

Doucement. Ce que vous mettez en fait, on pourrait le révoquer en doute.

FONTENELLE.

Je ne connais qu'un moyen de s'en assurer ; c'est de consulter les parties intéressées. Mélanie est la candeur même ; elle avouera ce qui se passe dans son cœur.

Madame GEOFFRIN.

Soyez bien certain que je ne la contraindrai nullement. Mais, c'est elle que j'entends ! Justement, ils sont ensemble.

---

## SCÈNE V.

*LES PRÉCÉDENTS*, MÉLANIE, CHARLES.

MÉLANIE.

AIR : *rien n'est si plaisant que la tournure.* (de J. Monet).

Je ne souffrirai pas qu'on m'opprime,
Et de vos humeurs,
De vos fureurs,
Je ne veux point être la victime.
Pour crier ainsi,
Êtes-vous mon mari ?
Votre affreuse jalousie
Trop long-temps m'a fait souffrir.

CHARLES.

De la chaîne qui me lie,
Je veux aussi m'affranchir.

*ENSEMBLE.*

Je ne souffrirai pas qu'on m'opprime,
Et de vos humeurs,
De vos fureurs, | De vos rigueurs,
Je ne veux pas être la victime.
Pour crier ainsi, | Pour parler ainsi,
Êtes-vous mon mari ? | Suis-je votre mari ?

FONTENELLE.

Ils se disputent ; vous voyez bien qu'ils sont amoureux.

Madame GEOFFRIN.

Que serait-ce donc, s'ils étaient époux ? Il est clair, d'après ce que j'entends, Mélanie....

MÉLANIE.

Que je ne puis souffrir un homme brusque et jaloux.

FONTENELLE.

Je suis sûr, malgré cela, mon cher neveu, que vous aimez....

CHARLES.

Toutes les femmes qui ne sont pas coquettes.

MÉLANIE.

Je suis lasse de ses propos.

CHARLES.

Et moi de son indifférence.

MÉLANIE.

Un tyran ne me plaira jamais.

CHARLES.

Je fuirai toujours une femme insensible.

FONTENELLE, *souriant.*

Tu ne t'exiles pas bien loin.

Madame GEOFFRIN.

Récapitulons tout ceci; l'homme brusque et jaloux....

MÉLANIE.

C'est lui.

Madame GEOFFRIN.

La coquette et l'indifférente!....

CHARLES.

C'est elle. (*à Mélanie*) Ah! si vous ne changez de caractère, vous ne trouverez jamais d'époux.

MÉLANIE.

Il vaudrait mieux s'en passer, que d'en avoir un qui vous ressemblât.

Madame GEOFFRIN.

Mais si tu desires un mari, j'en ai un à te proposer.

MÉLANIE.

Tant mieux, ma tante; je l'accepte.

FONTENELLE, (*sourit*).

Ils feront connaissance après.

CHARLES.

Et vous, mon oncle, avez-vous aussi une femme à me donner?

FONTENELLE.

Oui, j'ai ce qu'il te faut.

CHARLES.

Eh bien! j'accepte aussi.

Madame GEOFFRIN.

C'est Rolet qui se propose.

MÉLANIE.

Rolet !... Il est fort aimable.

CHARLES, (*à part*).

La perfide !

FONTENELLE, *à Charles.*

Je te nommerai la tienne dans un autre instant.

CHARLES.

C'est égal, je la trouve charmante ! adorable !

MÉLANIE, (*à part*).

Le traître !

Madame GEOFFRIN, *à Mélanie.*

Cela t'arrange ainsi que moi, tout le monde sera content ; alors je veux t'en entretenir.

MÉLANIE.

Volontiers. Je vois que je serai la plus heureuse des femmes.

REPRISE DU COUPLET.

Je ne souffrirai pas qu'on m'opprime,
Et de vos humeurs, etc.

(*Madame Geoffrin et Mélanie sortent*).

---

## SCÈNE VI.

FONTENELLE, CHARLES.

CHARLES.

Elle est partie, et elle accepte.... un Rolet ! qui ne l'aimera jamais.

FONTENELLE.

Mais qui sera toujours aimable, mon cher neveu !

CHARLES.

Courage, mon oncle, louez-le ; ah ! il ne l'aura pas.

FONTENELLE.

Que feras-tu pour l'empêcher de l'obtenir ?

CHARLES.

Ce que je ferai.... d'abord, je vais retrouver Mélanie.

FONTENELLE.

Je te vois en charmantes dispositions pour ramener une maîtresse.

CHARLES.

CHARLES.

La ramener! point du tout, je l'accable de reproches.

FONTENELLE.

Ce serait une répétition de la dernière scène!.. Cela me rappèle qu'à ton âge, fou comme toi.... ma maîtresse aussi m'abandonna. Je fus....

CHARLES.

Capable d'aller la remercier.

FONTENELLE.

Non, non. J'étais furieux, j'allai la trouver....je lui débitai une harangue bien dure, bien mortifiante ...comme celle que tu ferais en ce moment à Mélanie.

CHARLES.

Contez, je vous prie, un peu plus longuement.

FONTENELLE.

Mon neveu, on ne m'a jamais reproché cela; mais passons. Elle me répondit (comme Mélanie ferait peut-être de sang-froid) en riant.

CHARLES

En riant! c'était un second vous-même.

FONTENELLE.

Quoi, dit-elle, vous voudriez que je donnasse la préférence au moindre plaisir!... soyez juste, j'en trouve plus avec un autre.

CHARLES.

Vous lui donnâtes du moins les noms les plus odieux.....

FONTENELLE.

De perfide! d'ingrate! point du tout. Vous avez raison, lui dis-je, je ne veux gêner personne; mais si je ne suis plus votre amant, que je sois du moins le meilleur de vos amis.

CHARLES.

Mais, mon oncle, vous ne sentez donc rien!... je ne vous imiterai point.

FONTENELLE.

Tu n'es pas forcé d'être philosophe.

CHARLES.

Dieu m'en garde.

FONTENELLE.

Sais-tu ce que c'est qu'un philosophe?

CHARLES.

Non, non; ni n'ai envie de le savoir.

FONTENELLE.

Je veux te l'apprendre.

AIR : *si Dorilas.*

Admirant tout d'un œil tranquille,
Froids, et ne s'affectant de rien;
Contents aux champs comme à la ville,
En tous lieux ils se trouvent bien.
Ces philosophes, que l'on fronde,
Quoiqu'on en dise, sont heureux;
Ils se passent de tout le monde;
(*souriant*).
Mais l'on se passerait bien d'eux.

CHARLES, (*paraît sortir de réfléchir*).

J'ai pris mon parti; je tue mon rival.

FONTENELLE.

Alors il n'épousera pas Mélanie.

CHARLES.

Vous plaisantez.... mais c'est vous qui causez mon malheur; si vous m'aviez servi près de madame Geoffrin.

FONTENELLE.

J'ai parlé; mes sollicitations ont échoué.

CHARLES.

Mon oncle.... tenez.... je suis... je suis furieux.... vous riez, mon cher oncle; prenez pitié de moi, je suis dans le délire.

FONTENELLE.

*Tu es amoureux;* mais remets-toi, je promets....

CHARLES.

Vous promettez....

FONTENELLE.

Le valet de Rolet: que me veut-il?

CHARLES.

Mais achevez donc.

## SCÈNE VII.

LES *PRÉCÉDENTS*, ANONYME.

ANONYME, *à Fontenelle.*

MONSIEUR, monsieur Rolet m'a chargé de vous présenter ses hommages.

CHARLES, *regardant Anonyme.*

Si je pouvais me venger !.... le coquin ne m'a rien fait.

FONTENELLE.

Je devine ; c'est le dernier jour.... je vole à l'académie donner ma voix pour lui.

CHARLES.

Mais, mon oncle, vous vouliez me dire quelque chose.

FONTENELLE.

A mon retour, cela ne presse pas. A propos, Marivaux est incommodé ; il ne faut pas que j'oublie de le voir. (*Il cherche dans son secrétaire*). Prenons mon porte-feuille.... quand on va chez un auteur malade, cette précaution est utile.

CHARLES.

Quel sang-froid ! mais, mon oncle ?...

FONTENELLE.

Adieu, mon cher neveu. (*Il sort*).

## SCÈNE VIII.

CHARLES, ANONYME.

CHARLES.

EH bien ! que fais-tu maintenant ici ?

ANONYME.

Je reste, Anonyme, et j'attends quelqu'un qui m'annonce à madame Geoffrin.

CHARLES.

Tu veux lui parler de la part de Rolet.... dis à ce Rolet que je veux aussi l'entretenir.

ANONYME.

AIR : *de l'officier de fortune.*

Vous voyez un second lui-même ;
Ainsi vous pouvez me parler.

CHARLES.

En ce cas, ma colère extrême
Sur ton dos va se signaler.

ANONYME.

N'en faites rien.

CHARLES.

Réponds-moi, traître !.. :

ANONYME.

Parlez, et je vous répondrai.

CHARLES.

Veux-tu pour lui, par la fenêtre....

ANONYME.

Non, monsieur.... je vous l'enverrai.

CHARLES.

Eh bien ! c'est là ce que je lui réserve, s'il approche de cette maison.

ANONYME.

Ah ! nous pourrions bien nous venger.

CHARLES.

Vous venger !

ANONYME.

Prenez-y garde, nous pourrions vous envoyer....

CHARLES.

Un cartel ! à la bonne heure.

ANONYME.

Non, une épigramme.

CHARLES.

Lâche !

ANONYME.

Ou une satyre ; nous laissons toujours le choix des armes.

CHARLES.

Plat écrivain, ainsi que ton collègue ! une épigramme ! une satyre ! Eh ! sauriez-vous seulement les faire ?

ANONYME.

AIR : *jetez les yeux sur cette lettre.*

Nous en avons en porte-feuille ;
Gardez-vous de nous irriter.

CHARLES.

De votre pitoyable feuille,
Que puis-je avoir à redouter ?

ANONYME.

Contre un journal qui va s'éteindre,
C'est être par trop acharné ;
Je vous permettrais de vous plaindre,
Si vous étiez notre abonné.

CHARLES.

Le coquin plaisante.

ANONYME.

Vous êtes fâché ; je suis de bonne humeur : chacun son rôle.

CHARLES, (*à part*).

S'irriter nuit à mon projet.... (*haut*). Écoute, critiquer sans esprit, louer un sot auteur parce qu'il est en place, mentir enfin pour quelques écus qu'on te retient souvent, je gage..... est-il un plus mauvais métier ? n'est-ce pas être un pauvre diable ?

ANONYME, (*soupire*).

C'est être moi !

CHARLES.

Que peut-on faire de pis, que de faire de méchants vers ? car Rolet ne t'a choisi....

ANONYME.

Que pour l'aider à penser.

CHARLES.

Vous écrivez sans cesse et n'imaginez rien ; quitte ce petit personnage.

ANONYME.

Eh, monsieur ! que devenir si je l'abandonne ? Hélas ! n'ai-je pas fait tous les métiers ?

CHARLES.

Veux-tu changer ton sort ?

ANONYME.

Parlez.

CHARLES.

J'ai besoin d'un valet ; veux-tu l'être ?

ANONYME.

Un instant, monsieur ; ne serez-vous jamais poète ?

CHARLES.

Certainement non.

ANONYME.

J'accepte.

CHARLES.

Voici trois mois de gages. Que venais-tu dire à madame Geoffrin ?

ANONYME.

C'est mademoiselle Mélanie que je cherchais, pour lui remettre cette lettre de Rolet.

CHARLES.

Donne ; en la remettant toi-même, elle refuserait. L'idée est bizarre ; n'importe, je me charge de cette lettre. Mais je vois la perfide. (*Il veut sortir*).

ANONYME.

Je vais vous suivre.

CHARLES.

Non. Je remets à ton adresse de sonder ses véritables sentiments ur Rolet. Reste, et viens promptement me rendre compte de ce que tu auras appris. (*Il sort*).

---

## SCENE IX.

ANONYME, MÉLANIE.

ANONYME, (*à part*).

Comment m'y prendre ? (*haut*). Mademoiselle, j'étais chargé... d'une lettre pour vous (*à part*). Comment me tirer de là ?

MÉLANIE.

Vous vous trompez, monsieur, c'est sans doute pour ma tante.

ANONYME, (*à part*).

Que vais-je dire ? (*haut*). C'est bien pour vous.

MÉLANIE.

Ne vous donnez point la peine de la chercher; je ne l'accepterai pas.

AIR : *malgré quelques traits différents.*

De recevoir un tel écrit,
Je ne ferai pas l'imprudence.
Qui peut calculer où conduit
La plus légère inconséquence ?
Ah! de ce piège gardez-vous,
Jeunes beautés qu'on veut séduire;
Femme qui lit des billets doux,
Est toujours bien près d'en écrire.

ANONYME.

Je vais donc le rendre à celui qui m'en a chargé; mais tenez, le voici lui-même.

---

## SCENE X.

*LES PRÉCÉDENTS*, ROLET.

ROLET.

MÉLANIE! (*à Anonyme à part*). Mon billet est-il remis ?

ANONYME, (*à part à Rolet, avec embarras*).

Vous êtes aimé.

ROLET.

Que je dois bénir le sort, belle Mélanie! j'étais le plus heureux des hommes, en espérance; la réalité m'est assurée, par ce que j'apprends.

MÉLANIE, (*à part*).

Ma tante lui aura tout dit... (*haut*). Mais, monsieur, j'avoue...

ROLET.

Puis je en desirer davantage? L'excès de mon bonheur m'ôte la faculté de l'exprimer. Votre aveu, celui de madame Geoffrin, tout me garantit d'être bientôt l'époux.... Vous baissez les yeux; ah, belle Mélanie! tout confirme mon bonheur.

MÉLANIE.

J'avoue, monsieur, que je n'ai point paru éloignée de répondre à vos vœux.... cependant, vous connaissant aussi peu....

ROLET.

Si le plus fortuné n'est pas le plus parfait des hommes, il sera du moins toujours le plus amoureux.

ANONYME, (*à part*).

Voilà une belle phrase; je l'ai vue quelque part.

MÉLANIE.

Ils en disent tous autant à chaque femme dont ils briguent la conquête !

AIR : *contre-danse de la Sauteuse.*

Que l'amour
Du jour,
Lorsque j'y pense, me fait rire;
Et que les amans,
Depuis quelque temps,
Sont plaisants.
Un objet
Paraît,
Vîte on desire
Le séduire ;
Compliment flatteur
A bientôt subjugué son cœur.
Aujourd'hui,
Pour lui,
On brûle, on soupire,
On expire ;
Demain, sans sujet,
On est
Distrait,
L'objet
Déplaît.
Si jamais
J'aimais,
Si je faisais
Cette folie,
Je serais,
Je crois,
Long-temps avant de faire un choix.
Jeunes gens,
Changeants,
De vous je n'aurais nulle envie:
Un cœur, sans détour,
Captiverait seul mon amour.
Je voudrais
Qu'après
M'avoir présenté son hommage,
On se fît la loi
De ne donner sa foi
Qu'à moi;
Qu'on ne fût point fat,
Mais délicat,

Discret et sage,
Complaisant et doux
Aimable,
Affable,
Et point jaloux;
Mais,
Chez les
Français,
Bien fine, je crois, serait
Celle
Qui découvrirait
Le modèle
De ce portrait.




ROLET.

Vous les jugez bien sévèrement.

MÉLANIE, (*avec embarras*).

Votre recherche n'a rien que d'honorable pour moi.

ANONYME, (*à part*).

Serait-il aimé?

MÉLANIE.

Mais, vous me permettrez d'observer que le billet....

ROLET.

Aurait-il pu vous offenser?

ANONYME, (*interrompant*).

Non, monsieur. Mademoiselle, avec une grace, une justesse d'esprit.... (Donner à mademoiselle toutes les qualités, ce serait encore à peine lui rendre justice) lorsque j'offrais votre billet.

MELANIE, (*avec embarras*).

J'ai dû....

ANONYME.

Sans doute. Aussi, je n'aurais pas osé concevoir, pour vous, l'espoir, la félicité.... Voici madame Geoffrin. (*à part*). J'en avais grand besoin, tout allait se découvrir. Vîte, allons retirer notre billet, les choses ont changé de face. (*à Rolet*). Vous êtes adoré.

(*Anonyme sort*).

## SCENE XI.

LES *PRÉCÉDENTS*, hormis ANONYME ; Mad. GEOFFRIN.

Madame GEOFFRIN.

ENSEMBLE ! cela est d'un excellent augure : ma chère Mélanie, je t'enlève notre ami Rolet pour un moment ; j'ai à lui parler.

MÉLANIE, (*à part à madame Geoffrin*).

Ma tante, vous avez fait bien vite usage....

ROLET.

Ce jour sera, je l'espère, le plus beau de ma vie.

Madame GEOFFRIN.

Je vous complimente d'aller aussi vîte en affaires. Va, ma nièce, ôtes-lui la manie d'écrire et je crois que c'est une excellente acquisition.

MÉLANIE, *à sa tante*.

Je vous en prie, ne terminez rien, sans me revoir.

Madame GEOFFRIN.

Oh ! nous ne ferons pas encore ta noce aujourd'hui.

(*Mélanie sort*).

## SCENE XII.

Madame GEOFFRIN, ROLET.

ROLET.

JE n'ai plus rien à désirer que le succès de votre ouvrage, qui se joue ce soir.

Madame GEOFFRIN.

Quoi, sitôt !

ROLET.

Je sors de la répétition générale, tout a pris la meilleure tournure ; on nous retient une loge, et je pense bien que vous m'accompagnerez.

Madame GEOFFRIN, (*gaîment*).

Certaine de votre silence..... oui, je m'y détermine.... je me sens le courage de braver une disgrâce.

ROLET.

Il en faut peut-être davantage pour résister au bonheur qu'à l'adversité, et c'est celui dont vous aurez besoin.

---

## SCENE XIII.

*LES PRÉCÉDENTS*, FONTENELLE.

FONTENELLE, *tient des lettres à sa main.*

Ah ! je viens de donner ma voix pour vous.

ROLET.

Je ne doutais pas de votre parole.

Madame GEOFFRIN.

Vous avez reçu des lettres, vous me direz à mon retour, mon cher Fontenelle, si vous avez des nouvelles qui m'intéressent. Nous allons voir la nouvelle œuvre dramatique ; acceptez-vous une place ?

FONTENELLE.

Ma façon de penser vous est connue. Une pièce est-elle bonne? on la voit à son aise et avec plus d'ensemble, aux autres représentations : est-elle mauvaise ? on n'a rien perdu, pas même son temps ; ce qui n'est pas le moins précieux à ménager.

ROLET.

Nous avons promis d'y assister ; permettez que nous vous quittions,

---

## SCENE XIV.

FONTENELLE, seul.

Voyons mes Lettres (*Il ouvre une Lettre*) DE MARIVAUX !...

Il reposait lorsque j'ai passé chez lui... que me veut-il? (*Il lit*). « Tu as agi avec moi comme un véritable ami dont le » cœur devine et n'attend pas qu'on lui demande ; je te renvoye » comme n'en ayant plus besoin, le billet de caisse que tu as » laissé ce matin chez moi ; je regarde ton argent comme reçu ; » je m'en suis servi, et je le rends avec la reconnaissance qu'un » tel service exige ».

Eh, mon Dieu ! qu'y a-t-il d'étonnant dans ma conduite ? Il en eût fait autant que moi (*Il ouvre une autre lettre et lit*).

« Les dames qui sont à Villars, se sont gâtées par la lecture de » vos mondes ; elles sont devenues philosophes, et nous sommes » tous devenus physiciens, pour l'amour d'elles ».

Le soir sur des lits de verdure, etc.

Etc., etc.... « Vous savez rendre aimables les choses que beau- » coup de philosophes rendent à peine intelligibles ».

Ce diable de Voltaire, toujours des éloges ! je finirai cela. Quelle est celle-ci ? Le régent me fait écrire (*Il parcourt*). Il m'a tenu bientôt sa parole. *Mon neveu.... Rolet....* c'est bon. (*Il en ouvre une autre*). De Danchet. « Mon cher Fontenelle, madame » Geoffrin donne à souper ce soir à tous nos collègues de l'aca- » démie ; je comptais bien aussi venir recevoir mes étrennes ; » mais il m'arrive un petit accident, auquel je ne m'attendais pas ; » je me suis marié ce matin, et je suis obligé d'être à ma noce ».

Encore un trait de sa façon ; quel original !

Des reproches dans celle-ci ! « Vous avez oublié un temps bien » doux, Fontenelle, vous ne m'aimez plus.... »

Ses reproches sont fondés.

AIR : *d'Arlequin aux petites maisons.*

Hélas ! pourquoi faut-il qu'on aime,
Et qu'on aime si peu de temps ?
Si l'on n'est pas toujours le même,
C'est, je crois, la faute du temps.
Deux cœurs tendres, qu'amour rassemble,
Devraient calculer mieux le temps,
Et commencer en même temps,
Pour tâcher de finir ensemble.

J'ai des torts, car j'avais promis des vers ; je n'ai pas eu le temps d'y mettre la dernière main.... mais je suis seul, je vais m'en occuper, et ce sera un tort de réparé.

---

## SCENE XV.

### FONTENELLE, MÉLANIE.

MÉLANIE *s'approche doucement.*

MONSIEUR Fontenelle est seul, mais il réfléchit.... si j'allais le contrarier.

FONTENELLE *rêve.*

Cette idée, sans doute.... voyons....

MADRIGAL.

« Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage ;
» J'y pense, j'y repense, et le tout sans effet ;
» Mon cœur s'occupe du sujet,
» Et l'esprit laisse là l'ouvrage ».

MÉLANIE.

Quel autre que Fontenelle pourrait s'exprimer ainsi !

FONTENELLE.

Quoi, c'est vous, Mélanie ! approchez donc ?

MÉLANIE

Je craignais de vous interrompre.

FONTENELLE.

Peut-on jamais se plaindre d'une distraction aussi agréable ? (*à part*). Je devine le motif de sa démarche.

(*Il lève l'abat-jour de sa lampe*).

MÉLANIE.

Cette clarté nuit à votre vue.... vous aimez l'obscurité.

FONTENELLE.

Non pas où vous êtes, mademoiselle.

MÉLANIE.

Vous êtes aussi honnête qu'aimable et bon ; c'est ce qui m'encourage à m'adresser à vous.... vous savez qu'on me marie ?

FONTENELLE.

A Rolet ! et n'en êtes-vous pas satisfaite ? Ne vous a-t-il pas prouvé qu'il partageait vos sentimens ?

MÉLANIE, *avec vivacité.*

Mon dieu ! la seule preuve que j'en aye est ce billet, que j'ai trouvé sur ma toilette....

FONTENELLE.

Et ce billet vient ?...

MÉLANIE.

De monsieur Rolet. Ma tante m'a parlé en sa faveur ; lui-même se croit payé de retour de ma part. On a fixé mon mariage à un terme très-prochain ; je voudrais au moins le reculer.

FONTENELLE.

Puisque vous le desirez, j'en parlerai à madame Geoffrin.

MÉLANIE.

Que je vous aurai d'obligation! car, tenez, non, je ne l'aime pas du tout, ce Rolet.

FONTENELLE *sourit.*

Tantôt, cependant....

MÉLANIE, *avec embarras.*

C'est vrai.... mais, monsieur Fontenelle, comme vous l'avez dit vous-même, s'il est bon d'être délicat dans un commerce d'amour, il ne faut pas être chicaneur. Les plaintes de délicatesse réveillent, les autres fatiguent toujours; vous l'avez écrit.

FONTENELLE, (*à part*).

Voilà pour mon neveu; le fripon est aimé.

MÉLANIE, *bien timidement.*

Il faut que je vous ouvre tout à fait mon cœur.... vous ne me trahirez pas..... vous avez parlé tantôt à Charles d'une femme qne vous lui destiniez.

FONTENELLE.

C'est vrai, je lui destine une femme.

MÉLANIE, *avec inquiétude.*

Belle!

FONTENELLE.

Oui.

MÉLANIE.

Elle a de l'esprit?

FONTENELLE, (*haut*).

Oui. (*à part*). Elle ne fera pas une troisième question.

MÉLANIE, *vivement et par inspiration.*

Monsieur Fontenelle, ah! qu'il ne la voye pas, je vous en prie!

FONTENELLE, *sourit.*

Il l'a vue, et c'est sur-tout sa naïveté qui l'a touché.

MÉLANIE, *avec inquiétude.*

Il l'aime donc?

FONTENELLE.

Il l'adore.

MÉLANIE.

C'est fini, je ne veux plus rien entendre.

FONTENELLE.

Il prétend que vous avez changé la première.

MÉLANIE.

Et quand cela serait, eût-il suivi mon exemple, s'il eût réellement aimé ?

FONTENELLE.

On peut le ramener.

MÉLANIE, *fièrement.*

Non. Celui qui a pu changer une fois peut changer mille. Monsieur Fontenelle, je ne veux plus qu'une grace de vous ; demandez un délai à ma tante pour mon mariage avec Rolet.... je vous en conjure.... c'est le seul bonheur que je desire maintenant. Voici votre neveu..... sans doute il desire vous entretenir ; permettez que j'évite ses regards. (*Elle sort*).

---

## SCENE XVI.

### FONTENELLE, CHARLES.

FONTENELLE, (*à part*).

Ne négligeons pas l'occasion de placer la leçon et de les rendre heureux, s'il est possible..

CHARLES.

Ah, mon oncle ! je l'ai vue ; elle sort d'ici.

FONTENELLE.

Me parles-tu de la femme que je t'ai proposée !

CHARLES.

Je vous parle de Mélanie !...

FONTENELLE.

Oui, j'ai eu un moment d'entretien avec elle.

CHARLES.

Je vous connais ; vous êtes si bon, vous aurez fait ma paix.

FONTENELLE.

Moi !... je n'étais pas plénipotentiaire.

CHARLES.

Ne plaisantez donc pas ; elle ne consent plus à épouser ce Rolet.

FONTENELLE.

Elle veut retarder quelque temps ; mais elle consent à l'épouser.

CHARLES.

Retarder quelque temps ! c'est fini, elle reconnaîtra ses torts.

FONTENELLE.

Ses torts sont les vôtres, à ce qu'elle prétend.

CHARLES, (*avec hauteur*).

Les miens !... (*avec douceur*). Eh bien, j'en conviendrai !

AIR : *comme j'aime mon Hyppolite.*

Tous mes torts seront pardonnés,
S'il ne faut que les reconnaître ;
Si l'amour me les a donnés,
L'amour les fera disparaître.
Je ne me crois plus innocent,
Lorsque j'offense Mélanie....
Toujours le véritable amant
Doit voir par les yeux d'une amie.

Oui, mon oncle, elle me pardonnera...... n'a-t-elle pas paru disposée ?....

FONTENELLE.

A ne plus vous revoir, à épouser Rolet.

CHARLES.

Ne me désespérez pas. Une démarche la ramènera ? je cours me jeter à ses pieds.

FONTENELLE.

Dis-moi un seul mot : vous vous êtes querellés, brouillés ?

CHARLES.

C'est vrai ; mon maudit caractère en est la cause.

FONTENELLE.

Vous êtes désunis pour jamais.

CHARLES.

Ciel ! que m'annoncez-vous ! je n'existerais point sans elle.

FONTENELLE.

Un sujet bien grave a causé votre emportement mutuel !

CHARLES.

Oh oui, bien grave ! mais quand j'oublie tout, elle doit m'imiter.

FONTENELLE.

FONTENELLE.

Pour opérer un rapprochement, mon cher neveu, il me semble qu'il eût fallu m'instruire.... mais peut être le motif est d'une telle importance, qu'on ne peut en faire part ?

CHARLES.

Si fait.... cela était bien important!... mais, mon oncle, pensez-vous qu'elle l'épouse !

FONTENELLE.

Ce sujet de votre brouillerie ?

CHARLES.

Oh, c'est un sujet !

FONTENELLE.

Encore ?

CHARLES.

A vrai dire, je ne m'en rappèle pas trop l'origine.

FONTENELLE.

AIR : *ce fut par la faute du sort.*

On voit plus d'un couple fidèle,
Que l'amour sous ses lois rangeait,
Se brouiller, pour une querelle
Dont il ignore le sujet.
Ainsi Mars, ravageant la terre,
Chez vingt peuples porte l'effroi ;
Et quand on s'est bien fait la guerre,
Chacun se demande pourquoi ?

Je vois que vous ne connaissez que les suites de votre brouillerie. ... alors je suis tout aussi instruit que vous.

CHARLES.

Il ne s'agit pas de savoir ce qui nous a brouillés, mais de nous raccommoder.

FONTENELLR.

C'est juste. Eh bien ! je vais t'en donner un moyen.

CHARLES.

Ah, parlez, parlez ! ce ne sera pas le moindre de vos bienfaits.

FONTENELLE.

Attends, pour me remercier, que je t'aye donné ce moyen ; il est si simple, qu'il ne vaut guères la peine....

CHARLES.

Ce moyen, mon oncle ?

FONTENELLE.

C'est de changer ton caractère, mon neveu.

CHARLES, (*avec emportement*).

Eh bien, mon oncle ! (*s'adoucissant*) je changerai. Soyez mon garant, je vous en conjure. (*avec impatience.*) Répondez-moi donc; faites-moi espérer si vous ne voulez que je meure.... (*doucement.*) En changeant de caractère, en étant....

FONTENELLE.

Doux.

CHARLES.

Oui, mon oncle.

FONTENELLE.

Prévenant, affable.

CHARLES.

Oui, mon oncle.

FONTENELLE.

Toujours du même avis, *sur-tout* que votre amie....

CHARLES.

Oh oui mon oncle ! je ne voudrai jamais que ce qu'elle voudra.

FONTENELLE.

Comme ton caractère est connu, en te justifiant de ces défauts, par une conduite opposée et continue....

CHARLES.

Oui, mon oncle, une conduite opposée et continue....

FONTENELLE.

Tu es certain de réussir....

CHARLES, (*avec confiance*).

A obtenir mon pardon.

FONTENELLE.

Non; à te faire aimer de toutes les femmes.

CHARLES.

Mais je ne veux être aimé que de celle-là.

FONTENELLE.

Mais celle-là ne veut plus t'aimer.

CHARLES.

Vous me désespérez; j'en mourrai.

FONTENELLE.

On ne meurt de cela qu'en paroles, mon neveu. Mais, qu'entends-je? quel bruit! Madame Geoffrin, riant aux éclats!! Rolet!!

## SCÈNE XVII.

*LES PRÉCÉDENTS,* Madame GEOFFRIN, ROLET.

ROLET, *tout défait.*

Oui, madame, riez; finissez la scène que vous avez commencée.

Madame GEOFFRIN.

Mais, c'est qu'elle est fort plaisante.

FONTENELLE.

Qu'est-il donc arrivé?

ROLET.

Ce qui m'est arrivé!!! l'aventure la plus scandaleuse! la plus outrageante!

Madame GEOFFRIN.

Oh, vous prenez la chose au tragique!

ROLET.

Au tragique! quand on a porté l'atteinte la plus sanglante à ma réputation. Monsieur Fontenelle, vous allez en juger.

AIR : *contre-danse de la Hullin.*

Vous savez qu'on nous annonçait
Pour ce soir, du neuf chez Thalie;
Nous prenons, comme on commençait,
Les places qu'on nous retenait.
La salle était
Bien garnie.
Mais mon destin chagrinant
Veut que madame me prie
De m'asseoir sur le devant,
Quoique d'abord m'en défendant;
Elle ordonne, elle est obéie;
Mais bientôt après on entend

Des sifflets le bruit déchirant.
Madame, au bord de la loge,
Me répète à tout moment:
Quoi! vous me faisiez l'éloge
De cet ouvrage assommant!
Chacun huait,
Chacun sifflait;
Et madame, au moindre intervale,
A haute voix me répétait:
Que c'est mauvais, mon cher Rolet!
Ce mot frappe la cabale,
On me cherche, on m'apperçoit;
Et bientôt toute la salle,
En riant, me montre au doigt:
« Cher Rolet, tu t'es signalé,
» Disait-on; permets qu'on te loue,
» Dans quel œuvre as-tu compilé
» Un ouvrage aussi mal baclé? »
Tout le monde me bafoue;
Chacun de moi se mocquait
Et criait
Du moins avoue
Que c'est mauvais, cher Rolet.
Je sors; hélas! on me suivait....
Dans la rue
On siffle, on me hue....
Que c'est mauvais, mon cher Rolet!
De ces mots chacun m'accablait.
Une indigne populace
Me poursuit en s'attroupant:
Dans chaque endroit où je passe,
Ces mots frappent mon timpan.
C'est au point, qu'un de vos laquais....
Qui, sans doute sait ma disgrace,
M'a dit encor, comme j'entrais,
Monsieur Rolet, que c'est mauvais!

FONTENELLE.

L'avanture est désagréable pour vous; mais mon compliment de condoléance, ne vous consolera guères.

CHARLES, (*à part*).

Diable d'homme! je voulais l'accabler d'injures; je suis obligé de le plaindre.

Madame GEOFFRIN.

Je veux bien convenir que j'ai quelques torts; mais, mon cher Rolet, c'était si mauvais!

ROLET.

Encore, madame, ah!...

Madame GEOFFRIN.

Je n'en disconviendrai jamais ; c'est un ouvrage détestable.

ROLET.

Mais, madame, cet ouvrage.... –

Madame GEOFFRIN, (*souriant*).

N'a pas le sens commun, et fait presque honte à l'auteur.

ROLET, (*avec emportement*).

En ce cas, madame, vous devriez rougir.

FONTENELLE, *à madame Geoffrin.*

Comment : est-ce que vous seriez ?....

Madame GEOFFRIN, (*souriant*).

La coupable ! il faut bien l'avouer, puisque je suis trahie.... Mon cher Rolet, vous vous rappelez notre marché.

ROLET.

Qu'ai-je fait ?

CHARLES.

Comment ?

ROLET.

Madame, pardonnez à l'amour-propre.... non, messieurs, je me suis trompé....

Madame GEOFFRIN.

Avouez, que je pourrais bien me venger ; mais non. Je suis généreuse, et si ma nièce persiste dans ses sentiments pour vous....

CHARLES.

Quoi, madame ! vous pourriez....

Madame GEOFFRIN.

Faire le bonheur de ma nièce.

FONTENELLE.

Sans doute ; c'est le devoir de son cœur.

CHARLES, *à Rolet.*

Je vous déclare que la mort de l'un des deux....

FONTENELLE.

Mon neveu, comme te voilà changé !

Madame GEOFFRIN.

Messieurs, ma nièce ne sera pas la cause d'une bataille. De deux

choses l'une ; ou vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre, ou l'amant malheureux supportera son sort avec résignation.

FONTENELLE.

Sans doute; et je réponds que mon neveu subira son arrêt sans murmurer.

CHARLES, (*furieux*).

Mon oncle !

FONTENELLE.

Je m'avance même pour Rolet.

Madame GEOFFRIN.

Voici ma nièce ; elle va prononcer. (*à Rolet.*) On n'est pas deux fois malheureux.

---

## SCÈNE XVIII.

### LES *PRÉCÉDENTS*, MÉLANIE

MÉLANIE, *à madame Geoffrin.*

On m'a dit que vous étiez rentrée (*se retirant.*) Charles et Rolet !

FONTENELLE.

Belle Mélanie ! voici le moment décisif pour deux rivaux.... L'un, plein d'impatience (*regardant son neveu.*) promettant, ce que l'on croit sans peine en vous voyant, que vous aurez l'art de gouverner son caractère impétueux ! . . .

ROLET.

L'autre, mademoiselle, qui se flatte de ne vous pas être indifférent !

CHARLES, (*vivement*).

Vous ne répondez rien, mademoiselle; il est bien facile cependant de décider. . . . . vous aimez quelqu'un, ou vous n'aimez personne. On ne fait pas souffrir aussi long-temps et de gaîté de cœur.

FONTENELLE, (*avec ironie*).

Courage, mon neveu, tu changes à vue d'œil.

MÉLANIE.

Eh! de quel droit vous permettez-vous des reproches !.., qui vous dit, monsieur, que cette alternative puisse m'égayer?

CHARLES.

Eh, mademoiselle ! votre silence dit assez en faveur de qui vous penchez.

FONTENELLE.

Prononcez, leur sort est dans vos mains.

CHARLES, (*à part*).

Je souffre le martyre.

ROLET.

Quelqu'un vient ; c'est Anonyme.



## SCENE XIX ET DERNIÈRE.

*LES PRÉCÉDENTS*, ANONYME.

ANONYME, *à Rolet, avec tristessse.*

Ah, Monsieur, je suis un courier de malheur ! (*à Fontenelle, avec joie*). Ah, monsieur, je suis un courier de bonheur ! vous êtes nommé président de l'académie des sciences.

FONTENELLE.

Je ne l'avais pas demandé. Mais le malheur.... Est-ce la chûte que tu viens annoncer ? nous en sommes instruits.

ANONYME.

C'est pis que cela.

ROLET.

Et qu'y a-t-il de si affligeant qui m'intéresse ?

ANONYME.

AIR : *des deux Fermiers.*

Mon cher maître, désolez-vous ;
Je reviens de l'académie.

ROLET.

Quoi ! de la fortune ennemie
Ressentirai-je encor les coups ?

ANONYME.

Nul malheur n'est égal au vôtre ;
Car, hélas ! (*bis.*) c'est encore un autre. (*bis*).

ROLET, *avec douleur.*

Je suis encore repoussé du fauteuil.

ANONYME, *à Rolet.*

Maltraité de Plutus et des Muses, l'Amour vous sera-t-il plus favorable ?

ROLET, *avec douleur.*

Mon mariage avec mademoiselle dépendait de ma réception à l'académie.

CHARLES.

Non, la délicatesse me fait un devoir de faire expliquer Mélanie, et, quoiqu'il puisse m'en coûter, je ne devrai point sa main au malheur de mon rival.

FONTENELLE.

Prononcez alors avec confiance.

MÉLANIE, *avec bonté et timidité.*

Eh bien, monsieur Rolet !

ANONYME, (*à part avec étonnement*).

Il est préféré !

MÉLANIE.

J'avoue que j'ai pu causer votre erreur par mon silence ; mais que mon cœur n'a pas cessé d'être à Charles.... que mon cœur absout, avant de l'avoir entendu....

CHARLES, *baise la main de Mélanie.*

O bonheur ! ma chère Mélanie ?

ROLET.

Poursuivi par le destin, je vais chercher, s'il en est, une retraite inaccessible à ses coups ! (*à Anonyme*). Suis-moi, je prends les ordres.

ANONYME.

L'homme propose, et Dieu dispose. Sans aller si loin, de désespoir...... j'entre au service de monsieur (*montrant Charles*). (*à Rolet*) Pour vous, mon ex-maître, faites-vous abbé ; je crois qu'il ne vous reste rien de mieux à faire.

FONTENELLE, *arrête Rolet.*

J'avais prévu votre disgrace, et j'ai tâché de vous en consoler. Lisez cet écrit. (*Il lui donne une lettre*).

ROLET, *parcourt la lettre.*

Le régent m'accorde une abbaye, dont les revenus se montent annuellement à huit mille livres. Ah, monsieur Fontenelle ! on ne sert pas mieux ses amis. ( *Il relit encore* ). Mais.... je ne dois pas seul me réjouir de cette lettre ; elle annonce une charge de conseiller d'état pour votre neveu.

CHARLES.

Quoi, mon oncle !

FONTENELLE.

Oui, mon neveu, c'est ton présent de noces, avec la femme dont je t'ai parlé. ( *montrant Mélanie* ).

MÉLANIE.

Je vous ai deviné...mais comment reconnaître tant de bienfaits ?

Madame GEOFFRIN.

Oh, mon ami ! et les méchants vous accuseront d'égoïsme !

ROLET.

On vous rendra justice, Fontenelle ; la postérité vous appréciera, et c'est ainsi que tous ceux qui vous connaîtront parleront de vous.

AIR : *Vaudeville de Lasthénie.*

Ami constant de la vertu,
Grand écrivain, poète aimable,
Toujours au malheur abattu
Tendant une main secourable.
C'est en vain qu'un lâche ennemi,
A noircir votre ame persiste.
Le bon parent, le bon ami,
Ne fut jamais un égoïste.

FONTENELLE.

Eh ! qui ne calomnie-t-on pas ?

Madame GEOFFRIN.

Le mot n'est-il pas que bien des gens vous jugent d'après eux ?

## VAUDEVILLE.

Madame Geoffrin.

Air : *du Rémouleur et la Meunière.*

Petits emplois, brillantes places,
Chacun n'y vise que pour soi;
Tel qui peut obtenir des graces,
Ne les demande que pour soi.
On sait que tout homme d'affaire
Commence par songer à soi;
D'un bout à l'autre de la terre,
Chacun ne pense que pour soi.

Fontenelle.

Cloé, gentille bergerette,
Peut prendre un époux à son gré;
Vingt amants briguent sa conquête;
Heureux qui sera préféré!
A chacun de ces bons apôtres,
On peut bien permettre, je croi,
De vouloir écarter les autres,
Et de ne penser que pour soi.

Charles.

Quand la femme s'occupe d'elle,
Le mari s'occupe de lui:
C'est (dit-on) l'histoire fidèle
De plus d'un ménage aujourd'hui.

(*à Mélanie*).

De l'égoïsme, dans le nôtre,
Nous subirons aussi la loi;
Car, pensant toujours l'un à l'autre,
Ce sera ne penser qu'à soi.

Rolèt.

Un auteur présente un ouvrage;
Mais si cet ouvrage est mauvais,
Il ne doit pas, d'un public sage,
Enfreindre les justes arrêts.
Car, pour une pièce éphemère,
Telle que tous les jours j'en voi
Souffrir qu'on se batte au parterre,
C'est bien ne penser que pour soi.

ANONYME.

Je suis un pauvre misérable,
Sans parents, sans état, sans nom;
En me surnommant pauvre diable,
Voltaire sans doute eut raison.
Sur rien mon espoir ne se fonde;
Sur terre je n'ai rien à moi:
Hélas! en me mettant au monde,
Mon père n'a songé qu'à soi.

MÉLANIE, *au public.*

Notre desir fut de vous plaire;
Y réussir serait bien doux;
Mais nous craignons fort le contraire,
Et déjà nous tremblons pour nous.
De son côté, l'auteur éprouve
Un juste ou chimérique effroi;
Et voilà bien ce qui vous prouve
Que chacun ne pense qu'à soi.

FIN.

